

tue à mesure que s'allongeaient ses marches, se ressaisissait en retrouvant ses champs, ses isbas, les clochers et les coupôles de ses villes. La terre natale raffermissait, relevait le moral de ses régiments.

Au cours de ces longs mois de luttes, les armées russes ont livré une douzaine de grandes batailles et on ne sait combien de combats. Elles ont subi des pertes effroyables, en prisonniers et par le feu. Cependant elles existent toujours : elles sortent renouvelées, rajeunies de l'épreuve. Celui qui fut leur chef, le Grand-Duc Nicolas, se vit enlever le commandement de ses armées après les avoir dégagées de l'étreinte de l'ennemi. Envoyé au Caucase, il vient de se révéler par l'initiative la plus brillante. Il se rachète d'une manière incomparable.

Le rêve de la politique russe a toujours été d'atteindre aux rives méditerranéennes par les vallées de l'Arménie. Les armées du Tsar sont sur la route de leurs ambitions. Il serait assez curieux de voir celles-ci se réaliser, grâce à la collaboration des Russes et des Anglais, dont les rivalités politiques avaient jusqu'ici fait des adversaires irréductibles.

JEAN NOREL.

LES JOURNAUX

Une œuvre retrouvée de Jean-Jacques Rousseau (Le Temps, 10 mai). — *La phalange intellectuelle* (Le Journal, 12 mai; la Petite Gironde). — *Le symbolisme et la tradition française* (Paris-Midi, 17 mai; la dépêche de Cherbourg et de la Manche, 20 mai).

M. Julien Tiersot vient de découvrir à la bibliothèque du Conservatoire le recueil des *Canzonette* de J.-J. Rousseau, la première œuvre musicale du philosophe, qu'à son retour à Paris, après son exil, en 1770, il n'avait lui-même pas pu retrouver.

Ses biographes musicaux, nous explique M. Tiersot dans *Le Temps*, n'ont pas été jusqu'ici plus heureux. Ils ont connu l'existence de la même œuvre; ils savent qu'elle fut composée par Jean-Jacques Rousseau après le séjour qu'il fit en Italie, en 1743-1744, comme secrétaire d'ambassade, et peut-être écrite à Venise même; ils en ont retrouvé quelques vestiges dans le manuscrit musical de Rousseau que conserve la Bibliothèque nationale, où certaines chansons sur des vers italiens sont accompagnées de ces mots : « Du recueil gravé. » Mais ni les uns ni les autres n'ont jamais su dire où est ce recueil gravé ni ce qu'il contient exactement.

Je suis en mesure à présent de combler cette lacune de la bibliographie musicale de notre auteur : j'ai trouvé naguère, à la bibliothèque du Conservatoire, le recueil des *Canzonette*. Il est vrai qu'il était classé parmi les anonymes, perdu dans un fouillis d'inutilités; et, de fait, il ne porte nulle part aucun nom d'auteur. Mais nous allons reconnaître avec évidence que cet auteur n'est autre que Jean-Jacques Rousseau.

Voici, textuellement transcrit, le titre du cahier :

« *Canzoni di Batello — Chansons italiennes, ou Leçons de musique pour les commençants.* — A Paris — Aux Adresses ordinaires, 1753. »

« *Leçons de musique pour les commençants.* A Paris. Aux adresses ordinaires, 1753. »

Déjà ce titre, qui n'a rien de banal, commence à nous faire penser à Jean-Jacques. Des « chansons de bateau », et en italien, voilà bien ce qu'avait pu rapporter de Venise le futur auteur de *Julie*, qui déclarait, à son retour : « En écoutant les barcarolles, je trouvais que je n'avais pas ouï chanter jusqu'alors. » Qu'il ait songé à faire servir ces menues compositions à l'enseignement, cela s'accorde à merveille avec le tour pédagogique de son esprit. La date enfin est significative dans sa vie musicale : 1753, l'année de l'entrée du *Devin du village* à l'Opéra et de la guerre des Bouffons.

Tournons la page, et nous serons de mieux en mieux édifiés par l'avertissement. En voici le texte, très court :

« Ces petites chansons ont été composées pour les personnes qui, quoique françaises, ayant pris du goût pour la musique, voudroient en saisir le caractère et apprendre à chanter. On a tâché de rassembler les tours de chant les plus propres à marquer ce caractère et à rendre le stile sensible et l'expression facile. Il s'agit d'abord d'aller en mesure et de ne pas crier. Le reste viendra avec le goût naturel et les leçons d'un maître. »

« Les personnes qui, quoique françaises, auraient pris du goût pour la musique » !... Le Rousseau ennemi de la musique française se dénonce lui-même dans ce persiflage. Il veut apprendre à « ces personnes » à ne pas crier, quoique françaises ; et cela encore est un coup droit à l'adresse des chanteurs de l'Opéra, dont, pendant sa retraite à l'Ermitage, il disait : « Pourquoi diable est-ce que j'irai chercher si loin leur Opéra ? N'ai-je pas à ma porte les chouettes de la forêt de Montmorency ? »

Enfin, en ouvrant le recueil musical proprement dit, nous trouvons la confirmation pleine et entière de ces premières inductions.

Nous avons dit que la Bibliothèque nationale possède une importante collection d'autographes musicaux de Rousseau, pages fugitives jetées sur papier réglé au cours de sa vie entière, et dont la réunion a formé la collection de musique de chant parue après sa mort sous le titre de *Consolations des misères de ma vie*. La première des *Canzoni di Batello* est précisément un de ces morceaux ; et cela lève tous les doutes, en établissant avec évidence que la musique gravée dans le recueil anonyme est bien celle de Jean-Jacques Rousseau.

De fait, sur les douze morceaux contenus dans les *Canzoni*, sept se retrouvent dans ce manuscrit et nous étaient déjà connus par les *Consolations* ; la plupart offrent quelques variantes, soit dans la notion musicale soit dans le tour de la mélodie, soit dans les poésies, qui sont parfois un peu différentes dans les deux recueils. Dans deux autres, les vers et les titres sont les mêmes, mais la musique est différente, donc inédite pour nous telle que la donne le nouveau cahier. Trois autres enfin étaient entièrement ignorés. Au total, outre les variantes des autres, cinq morceaux de musique qu'aucun manuscrit ni imprimé ne nous avait encore fait connaître.

Ces compositions sont écrites avec le parti pris de simplicité que nous

savons avoir été inhérent au génie musical de Rousseau : sur deux portées, chant et basse, avec, de loin en loin, quelques chiffres pour indiquer la réalisation des accords. A part quelques rares intentions harmoniques, déterminées uniquement par l'accent des paroles et qui ne sont pas toujours adroitement réalisées, l'intérêt en est donc exclusivement mélodique. Mais cela même suffit à nous convaincre que l'influence exercée sur Rousseau par la musique italienne n'avait rien d'artificiel, et que l'assimilation en fut complètement et assez profonde en lui : la musique de ces *Canzoni* est d'un style tout autre que celui du *Dévin du village*. Elle a une coloration plus foncée, elle est plus « du Midi. » Les thèmes de plusieurs airs sont « piquants », pour employer une épithète usuelle dans le langage de Rousseau, mais qu'il n'a jamais appliquée à de la musique française. D'autres sont dans un style large et soutenu, celui du *bel canto*, et montrent qu'instinctivement, et simplement pour avoir su écouter, Jean-Jacques Rousseau avait suivi les principes de la bonne école.

Certes, conclut M. Tiersot, la découverte de ces quelques pages de musique n'est pas de grande conséquence, et nous avons des choses plus graves à penser : « elle semble cependant mériter de ne pas être passée entièrement sous silence, car elle vient compléter l'œuvre du philosophe de Genève en y ajoutant le dernier imprimé qui n'eût pas encore été retrouvé... » Je recueille donc ici ce petit document qui peut avoir son importance dans l'histoire de la musique française où J.-J. Rousseau a apporté quelque chose de nouveau, une simplicité bien adéquate au retour à la nature...

§

Dans le **Journal**, M. Jean de Bonnefon rend hommage aux « héros de lettres » tombés au champ d'honneur, et il est bien que ces lignes, publiées dans un des journaux les plus lus de France, aient appris à ceux qui se battent et à ceux qui de loin contemplent leur héroïsme, que les écrivains « sont plus nombreux dans la mort, plus en foule dans les ordres du jour que ceux des autres métiers ». La phalange intellectuelle a donné, c'est une lectrice qui le constate.

Certes, répond M. de Bonnefon, les écrivains et les artistes ont donné plus que les autres à leur patrie, puisque ces jeunes hommes font le sacrifice de leur avenir, avec celui de leur sang, sur l'autel immense où les trois couleurs du drapeau français s'unifient dans la pourpre de la mort...

Mais la main tremble pour écrire l'oraison des êtres trop proches.

Il semble que les regrets vont dominer l'éloge. La commémoration de ceux qu'on a connus, sur les seuils mêmes de cette maison, peut devenir une lamentation au lieu de rester la liste de gloire qu'il convient de dresser en haute colonne.

Et, d'une lettre d'Edmond Rostand à Paul Berthelot, de la **Petite Gironde**, j'extrais ces quelques lignes consacrées à notre cher Emile Despax :

J'ai rencontré pour la première fois Despax au moment qu'il partait pour